

HOMÉLIE 10

Prononcée dans l'église de l'Apôtre, après une courte allocution d'un autre évêque sur ce texte : «La moisson est grande, mais peu nombreux sont les moissonneurs.»

1. Avez-vous vu ce vieillard ou bien ce jeune homme : vieillard par le corps, jeune homme par la pensée ? avez-vous vu cette florissante vieillesse, cette vigueur qui brave les années ? Il en est ainsi dans la religion, c'est l'opposé de ce qui se passe dans le monde. Ici la vieillesse est frappée d'inaction et d'inutilité : un soldat parvenu à cet âge ne peut plus tendre l'arc, lancer le trait, brandir la lance, monter à cheval, escalader les murailles, rien faire de pareil; un pilote de même, quand les années ont affaibli son corps, ne saurait plus tendre les cordages, déployer les voiles, manier le gouvernail, déplacer les agrès, lutter contre les ondes, remplir enfin les devoirs de son état. Prenons encore l'agriculteur pour exemple : vieux, il est désormais incapable d'atteler les bœufs, de conduire la charrue, de déchirer la terre et de creuser les sillons, de soigner les arbres, de se joindre à la troupe des moissonneurs, de se livrer à quelque occupation active. Les vieillards restent à la maison; ils ont l'excuse de l'âge, ou plutôt ils subissent les chaînes de la vieillesse comme une grande et terrible nécessité. Ainsi n'est pas le docteur de l'Eglise; c'est alors surtout qu'il luttera, qu'il exercera le ministère de la parole, et la magistrature de l'enseignement, qu'il s'efforcera de corriger les mœurs du peuple. Inutile dans toute autre condition, la vieillesse est éminemment utile dans l'Eglise et dans tous les travaux de la vertu. C'est à cet âge que le bienheureux Abraham mérita les plus belles récompenses; alors, oui, précisément alors, il vainquit les tyranniques sentiments de la nature, en immolant son fils. Il l'immola dans son âme, sinon dans la réalité; par son intention, sinon par le glaive; c'est alors qu'il devint prêtre et sacrificateur de ses propres entrailles : franchissant, pour ainsi parler, les bornes de la nature et s'élançant jusqu'aux frontières des cieux, il accomplit cette étonnante merveille.

Paul aussi, le docteur de l'univers, soutint ses plus grandes luttes dans l'âge le plus avancé; son vieux corps supporta les chaînes et séjourna dans les prisons avec une constance inébranlable; il s'en fit lui-même honneur : «Moi, Paul, accablé de vieillesse, et maintenant enchaîné pour le Christ Jésus.» (Philem 9) Si je parle ainsi, ce n'est pas que je méprise la jeunesse; car ceux qui foulèrent à leurs pieds l'ardente fournaise étaient jeunes et même des enfants; Jérémie reçut à cet âge le don des prophéties; Daniel était également bien jeune quand il dompta les lions, et quand, pour avoir montré ce courage admirable, il lui fut donné d'interpréter au milieu de tous les songes du roi, de lui rappeler à lui-même ce qu'il avait vu : la jeunesse ne fut pas un obstacle à la vertu de l'homme. Je l'ai dit, dans les choses temporelles, la vieillesse avancée et l'extrême jeunesse sont le plus souvent un obstacle insurmontable : dans les combats de la vertu, il n'en est plus de même; il suffit d'une ferme résolution, d'une âme bien disposée. En cela ni la jeunesse n'est incapable d'agir, ni la vieillesse n'est frappée de stérilité; dans l'un et l'autre âge vous verrez des fruits abondants et mûrs, pourvu, je le répète, qu'on ait une âme vigilante, connaissant la vraie philosophie, sachant attirer la bonté divine par l'abondance de la vertu. Que personne donc ne prétexte ni jeunesse ni vieillesse pour excuser son apathie; car aujourd'hui même, beaucoup de jeunes gens occupent avec honneur ce théâtre spirituel, tandis que des vieillards se couvrent de honte dans les hippodromes. Il y a des vieillards aussi qui s'honorent, en même temps que par leurs cheveux blancs, par le zèle avec lequel ils écoutent la parole de Dieu; et des jeunes gens qui vont dans les spectacles aggraver la folie de la jeunesse.

Il en est beaucoup qui sont là devant nous; mais je suis insatiable : ce n'est pas un grand nombre que j'en voudrais, c'est tous, et pas un qui fût hors de l'église. Aussi, tant qu'un seul est éloigné, j'éprouve un cruel déchirement de l'âme. Le berger, laissant là les quatre-vingt-dix-neuf brebis, s'en allait à la recherche de la seule qui s'était égarée; il n'avait ni repos ni trêve qu'il ne refit l'amenée à la bergerie. Ce nombre de cent clochait tant qu'il ne l'avait pas retrouvée; il ne fut réel 'que lorsqu'il l'eut sauvée. Ne me dites donc pas que nous n'avons perdu qu'un frère; songez plutôt que c'est un frère, un être pour lequel Dieu montre tant de sollicitude et de si grandes choses se sont accomplies, pour lequel le sang divin a coulé, une si précieuse rançon a été payée; un être pour lequel le pavillon des cieux est tendu, le soleil allumé, pour lequel la lune suit sa course, le chœur varié des étoiles brille au firmament, l'air circule, la mer se déploie, la terre est ferme sur ses bases, les sources jaillissent, les fleuves coulent, les montagnes se tiennent debout, les prés et les jardins, les plantes et les arbres existent, et cette immense végétation, et tout ce que vous contemplez dans les montagnes, les

déserts, les villes, les plaines, les forêts et les coteaux, cette innombrable multitude de poissons, tant de genres de quadrupèdes, tant de diverses espèces d'oiseaux; pour lui, les prophètes et les apôtres, pour lui des miracles à l'infini : à quoi hon poursuivre cette énumération ? pour lui le Fils de Dieu s'est fait homme, il est mort pour lui.

2. Songez au soin que Dieu prend du salut des hommes, et n'en dédaignez aucun; mais, après que sera terminée cette réunion spirituelle, allez à la recherche de celui qui n'y a pas été, et ne vous arrêtez pas que vous ne l'ayez rejoint et ramené à sa mère, que vous ne l'ayez délivré de ses funestes habitudes, arraché de sa prison, retiré du fond de la mer, sauvé de la dent des bêtes féroces. Quelle excuse, quel espoir de pardon auriez-vous sans cela ? Nous voici près du tombeau des apôtres; nous avons devant les yeux leurs blessures et leurs stigmates, ce sang qui coule plus précieux que l'or, ces chaînes, ces fléaux, ces morts quotidiennes, tout ce qu'ils ont souffert pour l'Eglise. Nous voyons le disciple de Paul parcourant avec Paul le monde entier, l'élève rivalisant avec le maître, cette jeune tête portant le même joug avec le puissant taureau; nous voyons le frère du premier des apôtres, ce pécheur qui déploya si bien ses filets, et qui prit des hommes au lieu de poissons, ce héraut de l'Évangile : nous sommes là parmi les souvenirs de leurs grandes actions comme dans de luxuriantes prairies. Quant à ceux qui ne sont pas avec nous, ils occupent les gradins du cirque, contemplant des animaux privés de raison, se lançant réciproquement le sarcasme et l'outrage, allumant des luttes et des fureurs dénuées de tout prétexte, se livrant à des joies pires que toute douleur, parce que des cochers triomphent, parce que des chevaux sont écrasés. Que peut-on concevoir de plus déraisonnable ? Pourquoi vous réjouissez-vous, je vous prie ? Pourquoi vos tressaillements et vos transports, cette allégresse que vous en emportez ? Et vous, pourquoi cette tristesse, cette honte qui vous fait courber le front et qui pèse sur votre âme, à propos d'un cocher qui remporte la victoire sur un autre ? En quoi cela vous touche-t-il ? quel motif peuvent avoir cette tristesse ou cette joie ? de quel châtement n'êtes-vous pas digne dans les deux cas, vous occupant de la sorte d'animaux privés de raison et d'hommes qui n'en ont guère plus, alors que vous n'avez aucun souci de votre âme chaque jour bouleversée par les passions ?

Mais n'allons pas de nouveau consacrer à ce désordre tout notre discours et tout notre temps, laissant à votre charité le soin de corriger ceux qui s'y livrent, occupons-nous du texte qui vient d'être lu : j'essaierai donc de vous conduire dans les riches prairies des divines Écritures. Elles réalisent admirablement cette image; elles sont comme ces prairies où se trouvent mille fleurs diverses, toutes d'une merveilleuse beauté, et chacune captivant les yeux du spectateur à mesure qu'ils y tombent. Le bienheureux David attire à lui notre intelligence, ainsi que cette parole apostolique adressée à Timothée; ou bien encore le fier langage d'Isaïe raisonnant sur la nature humaine, et par-dessus tout le discours de Jésus leur Maître, disant à ses disciples : «Abondante est la moisson, mais peu nombreux sont les moissonneurs,» (Mt 9,37) Courage donc, et tâchons, si vous le voulez bien, d'exposer le sens de ce texte, après l'avoir de nouveau placé sous vos yeux; quelque succinct qu'il soit, il nous offre un océan immense de pensées. Appliquons-nous à l'étudier avec une attention infatigable.

Voyant la multitude écartée, Jésus dit à ses disciples : «Grande est la moisson, mais peu nombreux sont les moissonneurs.» Quelle est cette moisson, je vous le demande, et pourquoi désigne-t-il ainsi cette doctrine ? La moisson est le but de tout. Après que la semence jetée dans les sillons a reçu l'impression de l'humilité, et que s'étant ainsi gonflée elle s'est emparée de la terre qui l'avoisine; après qu'elle a projeté des fibres multipliées et poussé de profondes racines, elle commence par s'épanouir à la surface; puis elle s'accroît sous l'action du soleil, de l'air et de la pluie secondant la fécondité de la terre; c'est alors une herbe tendre d'où se dégagent des feuilles délicates; puis encore elle présente un épi vert, que le retour des chaleurs mûrit par degrés, si bien que la tige et l'épi se forment entièrement et le fruit apparaît enfin dans toute sa plénitude. Le moment est venu pour l'agriculteur d'aiguiser sa faucille, d'appeler les moissonneurs, et de transporter ainsi dans sa maison le blé qu'il a recueilli. La moisson est donc bien le terme où vont aboutir tous les travaux de la campagne. Cela posé, comment parle-t-il de moisson, je vous le demande encore, quand on n'en est qu'au début ? L'impiété règne sur tous les points du monde, le feu brûle sur les autels, on adore les idoles, Jésus n'est pas honoré, une nuit épaisse enveloppe l'univers; la tempête sévit et la mer est furieuse, les vents bouleversent l'existence humaine, les passions exercent leur tyrannie, tout disparaît sous les ondes.

Partout, en effet, la fornication, l'adultère et la mollesse; partout la cupidité, la rapine et les luttes acharnées; le sang arrose la terre, le sang rougit la mer, les hommes ajoutent le massacre à l'horreur du naufrage; des combats sans fin, les guerres étrangères sont aggravées

par le spectacle des guerres civiles, par les égorgements les plus affreux, les immolations les plus exécrables; on sacrifie les enfants sur les autels des idoles, la nature est méconnue, les liens du sang sont brisés; partout des précipices ou des écueils d'autant plus terribles qu'ils demeurent parfois cachés; et pas un pilote, à part un petit nombre chez les Juifs; personne qui veuille obéir, les navigateurs se querellent et se battent, se jetant les uns les autres à la mer. Les Scythes, les Thraces, les Maures, les Indiens, les Perses, les Sarmates, les habitants de la Grèce et de l'Épire, toutes les nations que le soleil éclaire, sont prosternés devant les démons; ces esprits pervers animent tout de leur souffle empoisonné; les villes et les campagnes, les lieux mêmes les plus déserts, la mer comme la terre, les barbares comme les Gentils, les montagnes, les forêts et les collines. La seule nation des Juifs, qui semblait adorer le vrai Dieu, qui possédait les prophètes et quelques germes de la science divine; mais le temps avait tout ébranlé, et les instituteurs de cette nation en étaient devenus les accusateurs; loin de former et d'entraîner les autres à la piété par ses exemples, elle leur était alors une pierre d'achoppement; ce que le Prophète lui déclarait en ces termes : «A cause de vous mon nom est blasphémé parmi les nations.» (Is 52,5; Rom 2,24)

3. Comment donc, lorsque tant de maux couvraient la terre, lorsque la bonne semence n'était pas encore jetée et que le champ n'était pas expurgé des ronces, des broussailles et des mauvaises herbes qui l'encombraient, lorsque la charrue n'avait pas tracé le moindre sillon, le Sauveur peut-il parler de la sorte : «Grande est la moisson ?» Pourquoi même désigne-t-il ainsi l'Évangile ? Pourquoi ? Parce que les choses étaient précisément telles, et qu'il allait envoyer ses apôtres par tout l'univers. Or, il est probable qu'ils étaient dans l'agitation et le trouble, qu'ils se faisaient ce raisonnement : Mais est-il possible que nous seuls, n'étant que onze, puisque l'un est devenu la proie du démon, hommes sans crédit, sans instruction, pauvres, obscurs, dénués de tout, n'ayant qu'une tunique, marchant nu-pieds, ne portant ni ceinture, ni bâton, pas même une obole, puissions parcourir le monde entier dans les dispositions où nous le voyons, le détacher de ses vieux usages, lui persuader de nouveaux enseignements, l'amener à d'autres croyances ? Quand aurons-nous arraché les épines, répandu la semence, cultivé leur entendement, et recueilli les fruits ? Qui croira ne devoir pas nous mettre en pièces, nous pousser à travers les précipices ? Comment pourrons-nous ouvrir même la bouche, nous tenir debout, engager la discussion, paraître devant tant de milliers d'hommes ? Comment apaiserons-nous la fureur des tyrans et les assauts des peuples ? Comment viendrons-nous à bout de l'argumentation des philosophes, de l'éloquence des rhéteurs, de la force des préjugés et des vieilles habitudes, de la malice des démons et des innombrables maladies qui possèdent les âmes ?

N'étant que onze, encore une fois, corrigerons-nous jamais tous les habitants de la terre : simples, les savants; nus, ceux qui sont couverts d'armes; subordonnés, ceux qui gouvernent ? N'ayant qu'une langue, triompherons-nous de langues sans nombre, et diverses, et barbares ? Qui nous supportera, ne pouvant pas même nous entendre ? – C'est pour prévenir ces raisonnements et le trouble qui devait en être la conséquence, que l'Évangile parle ici de moisson; ce qui revient à dire : Tout est prêt, tout est disposé : je vous envoie recueillir des fruits prévus; vous pourrez semer et moissonner le même jour. Comme l'agriculteur sort avec joie, avec des transports d'allégresse, pour aller faire la moisson, n'ayant plus devant les yeux ni fatigue, ni difficulté, allant vers une récolte certaine, qui revient sûrement au bout de l'année, ne voyant nulle part d'obstacle, aucun empêchement, aucune incertitude, ni pluie, ni grêle, ni sécheresse, ni ces fatales légions de sauterelles; non, rien de semblable dans l'âme de celui qui va commencer la moisson; ils se mettent tous au travail en menant des chœurs de danse, en bondissant de bonheur : vous aussi, vous devez aller de même moissonner dans le monde, et votre bonheur doit encore être plus grand. Oui, c'est une moisson qui se présente, une moisson facile, une moisson abondante au delà de toute expression; il suffira de parler, ce sera là toute votre fatigue. Mettez seulement votre langue à mon service, et vous verrez quels fruits mûrs sont entassés dans le grenier royal. Aussi, les envoyant ensuite, leur disait-il : «Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.» (Mt 28,20)

C'est lui qui rendait aisées les choses difficiles; ce que le Prophète annonçait : «Je marche devant vous, et j'aplanirai les montagnes,» (Is 45,2) s'est visiblement accompli dans la vie des apôtres : le Christ les précédait et leur aplanissait la voie. Ce même Isaïe l'annonçait encore avec sa voix puissante : «Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée,» (Ibid., 40,4) Il ne parle pas des montagnes ou des collines matérielles, qui n'ont jamais subi ce changement; il désigne par cette image, les superbes, les arrogants, les hommes enflés d'eux-mêmes. Le Christ les a tous humiliés, mais d'une humilité sublime; de

ces montagnes il a fait une plaine. S'il les appelle de ce nom, ce n'est pas à cause de l'élévation de leurs pensées, c'est à cause de leurs vains prétentions, de la stérilité de leur âme, de la frivolité de leurs discours. L'arrogance est stérile comme une montagne ardue; et ce n'est pas même assez dire, elle l'est incomparablement plus. Une telle montagne ne produira rien d'utile; mais l'arrogance ne se borne pas à ne produire aucun fruit, elle gâte celui qu'on avait déjà, elle arrête toute germination; par contre l'humilité, non contente de conserver le fruit qu'on possède, en fait encore germer de plus nombreux.

4. De ce que nous venons de dire sont un exemple frappant le pharisien et le publicain. Le premier montant au temple avec des sentiments d'orgueil, non seulement n'y trouva pas le plus léger avantage, mais encore y perdit beaucoup : le second étant venu vide et dénué de tout bien, en retira le plus grand mérite; comme il se contenta de gémir et de courber la tête en se déclarant un misérable, il descendit pleinement justifié, et par là même bien supérieur au pharisien. Pour que tout vous soit clairement montré dans la réalité même, pour personnifier à vos yeux cette montagne et cette colline abaissées par le Christ, laissons de nouveau la parole à Paul : Ce faiseur de tentes, – j'aime, vous le savez à le désigner par son art, voulant vous apprendre que le travail n'est nullement un déshonneur, que c'est plutôt l'oisiveté qui flétrit et déshonore, – ce Paul, ayant débarqué à Salamine, fut mandé par le proconsul, avec qui se trouvait alors un magicien. C'était un double danger, l'orgueil de la puissance et les ressources inconnues du savoir. Voyant donc que ce magicien, comme une bête malfaisante et cruelle, était un obstacle pour le proconsul et devait intercepter sa propre doctrine, il s'écria par l'impulsion de l'Esprit saint : «Ô homme, plein de toute ruse et de toute perversité, fils du démon.» (Ac 13,9) Ce n'est pas toujours un mal d'accuser avec force; le mal consiste à frapper sans raison, et c'est à ce dernier péché que le Christ dénonce le supplice; tandis qu'à faire de vifs reproches en temps opportun, on imite le médecin qui tranche à propos et fait ainsi disparaître la pourriture. Voilà ce que fait Paul : «Ne cesseras-tu pas de troubler les voies droites du Seigneur ?» (Ibid., 10) – Il ne supporte pas votre parole, ô Paul; ajoutez donc un syllogisme vraiment apostolique; arrêtez sa langue, fermez-lui la bouche, ne laissez pas couler le flot impur. – Que fait-il alors ? Montrant qu'il n'est pas en lutte avec les hommes, il dit : «Et voilà que maintenant la main du Seigneur est sur toi.» (Ibid., 11) Celui qui disait à ses disciples : «Je suis avec vous tous les jours,» (Mt 28,20) est en ce moment avec Paul; et l'Apôtre, fort de cette promesse, l'invoque, le prie de se porter pour vengeur, de lui venir en aide, et d'enlever les obstacles. «Et maintenant voilà que la main du Seigneur est sur toi.»

Quelle condescendance de la part du Christ ! Quelle confiance dans l'Apôtre ! comme il frappe avec autorité, et comme le Seigneur ratifie promptement la sentence ! Qu'est-ce que la main du Seigneur ? Une puissance contraire et vengeresse. Le Sauveur était partout avec eux, prêt à les exaucer, leur imposant ce devoir de la moisson, ne les abandonnant pas à la peine ou bien au dégoût, leur venant toujours en aide. «Il resta frappé de cécité, ne voyant plus pour un temps.» Ainsi la punition est tempérée par la bienveillance; c'est un avertissement, et non une punition véritable; c'est une correction plutôt qu'une destruction. Il ne lui dessécha pas la main, il ne trancha pas sa langue qui prononçait de mauvais discours, il ne lui brisa pas les jambes; il arrêta simplement l'usage de ses yeux. Comme il avait été lui-même guéri de cette manière, et détourné de sa fatale course dans la voie de l'erreur, il applique à cet autre égaré le même remède; c'est comme s'il lui disait : Et moi aussi, je me précipitais dans le mal, une menace de mort était dans mes yeux; c'est donc à bon droit que je devins aveugle, afin de mieux voir. Je t'applique également ce remède, je te prive des yeux du corps, pour ouvrir ceux de l'âme. – N'est-ce pas la montagne devenant une plaine, la colline abaissée, la moisson parfaite, la récolte toute préparée, les fruits mûrs recueillis, Paul n'éprouvant ni fatigue ni dégoût, et par une simple parole prenant le proconsul dans ses filets ? Si le Christ appelle donc son Evangile une moisson, c'est pour montrer la promptitude et la facilité de la prédication évangélique.

5. Ainsi fut encore pris cet eunuque étranger et barbare, qui possédait une si haute dignité; là non plus il ne fallut pas un temps considérable ni beaucoup d'efforts : à peine monté dans son char, Philippe se mit à l'instruire. Mais ce que vous devez auparavant admirer, c'est la manière dont ce barbare, cet étranger, enorgueilli sans doute de sa puissance, qui n'était pas peu considérable, voyant alors pour la première fois un pauvre mendiant, un inconnu, avec qui jamais aucune circonstance ne l'avait mis en rapport, l'appelle cependant, le fait monter dans son char et le place à côté de lui. De qui vient ce mouvement de condescendance ? De celui qui avait dit : «Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles.» C'est lui qui ménage l'accès à son disciple, qui porte le barbare à la saine philosophie, qui rabaisse la montagne, qui fait d'un inconnu l'ami le plus intime. Ne passez

donc pas là-dessus sans attention, ne regardez pas cela comme un simple récit, reconnaissez la grandeur de cette œuvre. Si les princes de notre temps, quoique fidèles et formés à l'humilité, n'ayant rien de barbare, ne voudraient pas facilement laisser asseoir à leur côté sur la place publique, je ne dis pas un étranger, un inconnu, mais quelqu'un même de leur connaissance, comment celui dont nous parlons engagea-t-il à venir prendre place auprès de lui cet étranger d'aspect misérable, de vile condition, je ne me lasserai pas de le répéter, et confia-t-il son salut à la parole de ce mendiant, et daigna-t-il se faire le disciple de cet inconnu, le priant même et le conjurant avec instance : «Je vous le demande en grâce, de qui le prophète parle-t-il ainsi ?» (Ac 8,34) Et puis il écoute la réponse avec une attention profonde.

Ce n'est pas assez; dès que l'explication est faite; il ne reste pas dans l'inaction, il n'oppose pas de retard, il n'a garde de dire : Je vais rentrer dans ma patrie, je verrai mes amis, mes familiers, mes proches; ce que tant de chrétiens disent aujourd'hui quand on les appelle à la régénération : je reviendrai donc dans ma patrie, je verrai ma femme, je verrai mes enfants et les autres membres de ma famille, ils prendront part à ma fête quand j'aurai le bonheur de recevoir le baptême et la vie de la grâce. Ce barbare ne parla pas ainsi, bien qu'il suivît la loi de Moïse, et que dès lors il fût grand observateur des prescriptions qui regardent le lieu où Dieu devait être adoré; ce qu'il prouvait en ce moment même, étant venu de si loin pour se conformer à ce précepte qui tant de fois avait frappé son oreille. Il brise tout à coup avec ces traditions, il renonce à de telles observances, dès que l'instruction est terminée et, voyant une source près du chemin, il dit : «Nous avons ici de l'eau, rien n'empêche que je ne sois baptisé.» (Ac 8,36) Remarquez-vous de nouveau la moisson toute prête; pas de temps qu'il faille y consacrer; à peine la terre a-t-elle reçu la semence qu'elle donne de luxuriants épis, que la vendange est mûre. «Nous avons ici de l'eau,» dit le néophyte. Il ne demande pas l'enceinte d'un édifice, des lambris d'or, un vêtement, une chaussure qui soient en rapport avec la cérémonie; son âme étant toute disposée, enflammée d'un ardent désir et d'une sainte impatience, il accourt à la grâce de la régénération, il presse son instituteur de lui conférer le bienfait du baptême, ces immortels et redoutables mystères. Le ministre se fend aussitôt à sa demande, approuvant son ardeur, et lui donne le baptême.

Voilà pourquoi le Sauveur appelle l'Evangile une moisson; c'est à cause de la fidélité qu'il accorde à ses disciples. Ailleurs il est dit dans le même sens que les auditeurs s'attachaient à la parole de Paul, et que le Seigneur leur ouvrait le cœur pour qu'elle y reçût un accueil favorable. Quand vous entendez qu'il abaisse les montagnes, qu'il fait la moisson, qu'il amène les fruits à maturité, qu'il rend l'œuvre facile, n'allez pas dans votre esprit détruire le mérite des fidèles et leur coopération dans les œuvres les plus importantes; car il n'enrayait pas l'usage de leur liberté, il n'affaiblissait en rien leur libre arbitre, se bornant à les aider, à leur tendre une main secourable. Si tout venait de lui, rien n'empêcherait que tous les hommes ne fussent sauvés; mais dans les conditions présentes il a sa part dans l'action, et les disciples ont la leur; ces derniers doivent vouloir et choisir, montrer un grand zèle en même temps qu'une foi généreuse : à Dieu d'accorder les dons de la grâce, d'éclairer la parole et l'enseignement, de répandre la semence et de conduire les fruits à maturité dans l'âme des auditeurs.

Réfléchissant sur toutes ces choses, ayons-le pour auxiliaire et pour appui dans les fatigues de la vertu tout en faisant ce qui dépend de nous. S'il a fait avec tant de facilité une œuvre aussi difficile, et non seulement dans une, deux ou vingt cités, dans toutes les contrées que le soleil éclaire; s'il a fait triompher la prédication et la doctrine, mûrir partout ces magnifiques fruits, il est manifeste qu'il ne nous refusera pas son secours dans les sueurs que la vertu nous impose, pourvu toutefois que nous ne restions pas dans la torpeur et l'indolence, que nous agissions de notre côté, que nous contribuions au bien par notre courage, notre persévérance, la droiture de nos intentions, nos méditations et nos veilles; que nous nous détachions des objets temporels, en nous attachant aux choses futures, en les appelant chaque jour de nos vœux. Soyons fidèles à l'accomplissement de ces devoirs, et lui-même ne nous fera jamais défaut; nous obtiendrons par là les biens célestes. Puisse nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.